

LE COURRIER MUSICAL

SOMMAIRE : L'École des Amateurs I. II. (JEAN D'UDINE). — La Musique et la Médecine (JACQUES MÉRALY), — Liszt à Genève (1835-1836) *fin* (H. KLING). — Le Mouvement musical à Lyon (LÉON VALLAS). — Deux mots à " l'Ouvreuse " (JEAN D'UDINE). — Théâtre de la Monnaie : 1^{re} représentation de *Princesse Rayon-de-Soleil*, de Paul Gilson (H. L.). — Correspondances de LILLE, VICHY. — Echos et Nouvelles. — Bibliographie musicale.

L'ÉCOLE DES AMATEURS

PAR

Jean d'UDINE

A PAUL DARDIGNAC,
amateur sincère,
fraternellement.

I

ORTHODOXIE ARTISTIQUE
ET SINCÉRITÉ

15 septembre 1905.

Mon cher Oncle, vous excuserez, je l'espère, l'audace d'une demande que je me permets de vous adresser, parce que je connais l'ardeur de votre prosélytisme artistique.

Vous savez que j'ai terminé, il y a deux mois, mes études classiques. Je quitte dans quelques jours notre petite ville, pour aller suivre les cours de droit au chef-lieu de l'Université. Loïn de ma famille et de mes amis d'enfance, je vais avoir pas mal de loisirs et j'aimerais les employer plus intelligemment qu'à courir les brasseries et les cafés-concerts.

J'aime beaucoup la musique. Je ne joue d'aucun instrument et j'ignore le solfège, mais j'ai toujours pris un vif plaisir à entendre chanter ou jouer du piano. Quand ma sœur s'assoit au clavier, je m'installe volontiers près d'elle et, si je prends un livre, je l'abandonne bientôt, pour écouter plus attentivement le déchiffrement de la sonate ou de l'opéra. Sœurette joue vraiment bien, surtout depuis que vous lui avez adressé divers conseils, qui ont beaucoup contribué, dit-elle, à la formation de son sentiment artistique. Elle m'a donné vos lettres à lire (1). Mais je vous avoue, mon Oncle, que je les comprends un peu vaguement, ne connaissant rien de la théorie musicale. Et pourtant je voudrais, moi aussi, développer ma culture artistique et profiter, pour cela, des quelques années que je passerai dans une grande ville, avant de devenir notaire ou avoué dans quelque trou. Encouragé par ma sœur, je viens donc vous prier de me donner une méthode dans ce but, de me dire un peu à quelles œuvres je dois tâcher de m'initier, quelles pièces il convient que j'aie à écouter au Grand Théâtre, s'il est bon

J. d'Udine. *Petites Lettres pour la Jeunesse*. Joanin et Cie, éditeurs.

que je lise certains livres sur la musique ou même que j'apprenne le rudiment du solfège. Bref j'ose solliciter de vous une direction, un plan de conduite pour devenir quelque peu connaisseur, et pour que plus tard, suivant les hasards de ma carrière ou de mes déplacements, je puisse jouir intelligemment des œuvres musicales que j'aurai l'occasion d'entendre dans les salons ou les concerts.

J'ai l'esprit méthodique et de la suite dans les idées. Je suivrai scrupuleusement vos indications et l'ordre que vous m'aurez désigné comme le plus favorable au développement de mon goût et à la rapide acquisition d'une certaine orthodoxie musicale.

Je sais bien ce qu'il y a d'indiscrétion de ma part à disposer ainsi de vos instants qui, dans la vie surchauffée de la capitale, doivent être si précieux. Mais on m'affirme, dans mon entourage, que vous remplirez de bon cœur cette corvée, et j'espère, par une application et une bonne volonté, dont mon amour aveugle mais réel pour la musique est un sûr garant, vous récompenser, mon cher oncle, de vos précieux conseils.

~~~~~  
Paris, le 20 septembre 1905.

Tu as eu mille fois raison, mon jeune ami, de me choisir pour correspondant. Il n'est rien que j'aime plus passionnément que de faire partager aux autres mes enthousiasmes pour les beaux sites ou les belles créations de l'esprit humain. Je crois que le prosélytisme est une marque presque indispensable du tempérament artistique. Dans tout artiste sincère il doit y avoir un apôtre. Seulement, mon pauvre petit, tu tombes bien mal en implorant de ton oncle toutes les belles choses que tu réclames : un plan d'études musicales, une direction, une méthode, etc.

On voit bien que tu ne me connais guère et je dois te prévenir tout de suite que, si tu tiens à marcher systématiquement dans les voies droites de la musique, tu feras bien de ne pas lire mes épîtres. Moi, vois-tu, je suis un hérétique, une manière d'agnostique, un anarchiste assez dangereux, paraît-il. En art, je ne crois qu'à une chose, le sentiment individuel ; je reconnais à chacun le droit d'aimer ce qui lui plaît, pourvu que ce soit d'un sincère amour. C'est te dire que je ne connais pour tout homme qu'un seul professeur d'esthétique autorisé : soi-même, et le seul plan d'éducation valable en pareille matière est, à mes yeux, le hasard. On forme sa sensibilité artistique en vivant, au jour le jour, et selon la fantaisie des circonstances. Il ne s'agit que de se mettre en contact avec les œuvres, de s'ouvrir à elles naïvement et d'analyser ensuite aussi subtilement que possible les impressions qu'on en a reçues. Par ces séries d'analyses, qui durent toute l'existence, on se crée progressivement une connaissance, disons mieux, une conscience synthétique de l'art, qui se précise chaque jour, mais doit pourtant varier sans cesse, et qui reste forcément particulière à chaque individu.

Que dirais-tu, mon cher ami, d'une mère qui, pour donner à un bébé une notion plus orthodoxe de la nature et du monde, lui ferait toucher les objets ronds de tel âge à tel âge, les objets carrés de tel autre à tel autre, les objets en bois d'abord, ceux en fer après, ceux en pierre pour finir, qui lui permettrait la vue du bleu de trois à six mois, la vue du jaune de six mois à un an, et ainsi de suite ? Ce serait le comble du grotesque. Au fond la prétention de nous initier méthodiquement aux mystères de la beauté, prétention qu'affichent certains esprits dogmatiques, n'est pas moins ridicule.

Evidemment quand il s'agit d'apprendre la géométrie à des élèves, il convient de suivre à peu près le même ordre d'enseignement pour tous, parce qu'il y a là un enchaînement dont les conclusions sont nécessaires. Le théorème du carré de l'hypothé-

nuse, ou le calcul du volume de la sphère ne laissent prise à la fantaisie pour aucun être doué de raison ; ils s'imposent à tous les hommes dans les conditions données de notre vie et de notre système solaire. Mais en art, quoiqu'on dise, il n'y a ni vérité, ni erreur. Il y a seulement sympathie ou antipathie entre l'artiste et le public. Un peintre ou un musicien n'ont jamais tort ou raison ; ils plaisent ou déplaisent à Pierre ou à Paul, et voilà tout.

Je ne vais pas, mon cher Neveu, pour te démontrer ceci, t'accabler de raisonnements ennuyeux, serrés et profonds. Sans t'offenser, je puis te dire que tu n'en saisis probablement pas l'exacte portée. Beaucoup de personnes plus âgées que toi, et qui passent à juste titre pour très intelligentes, ne me comprennent jamais quand je développe ces idées dans des livres. De ce que je soutiens qu'il n'y a pas de beauté en soi, beaucoup de musiciens déduisent bonassement que j'estime *Viens pou poule* autant que la *Walkyrie* et que je causerais musique aussi volontiers avec ma concierge qu'avec Vincent d'Indy. Donc pour te convaincre qu'il n'y a pas d'orthodoxie en art et spécialement en musique, je me contenterai d'une observation assez superficielle mais frappante.

Que de fois il arrive à un homme de goût, très au courant, par exemple, de toutes les œuvres musicales, ayant des préférences raisonnées, de l'enthousiasme pour telles pièces, de l'aversion pour telles autres, de rencontrer dans un salon un autre homme d'égale culture. Tout de suite ils s'entendent ; mêmes admirations, mêmes idées, même tempérament artistique. « Vous aimez cet opéra ? A la bonne heure ! Et tel musicien ?... — Hum ! Hum ! — Oui, n'est-ce pas ? bien surfait ? » L'accord paraît absolu. Ces deux hommes vibrent identiquement. Mais les voici qui causent encore d'une autre œuvre, et tout à coup, crac ! un abîme entre leurs deux sensibilités : engouement complet chez l'un, hostilité totale chez l'autre, et cela soit à propos d'une personnalité musicale fort ancienne et consacrée, soit à propos d'un nouveau compositeur peu connu. La discussion s'envenime, vive, acerbé, agressive... Oserons-nous dire que l'un de ces interlocuteurs ait tort et l'autre raison ? Qui nous y autorise ? Quel principe fixe et sûrement applicable ? Aucun. Alors où est l'erreur, où est la vérité ?

Je sais bien qu'en matière scientifique certains problèmes soulèvent des discussions non moins ardentes, et l'on est pourtant bien sûr que, dans ce domaine, telle théorie est juste et telle autre fautive. Il est vrai ; mais de telles divergences de vues ne se produisent que dans la science en train de se faire, sur des questions mal posées ou étudiées insuffisamment. Du jour où l'avenir donne formellement raison à tel système, l'accord absolu s'établit entre tout le monde, parce que la science faite n'est pas individuelle.

En matière artistique, au contraire, la valeur de telle ou telle œuvre, de tel ou tel musicien, de tel ou tel peintre ne se fixe jamais définitivement. Ainsi, par exemple, l'immense majorité des personnes instruites et sensibles est d'accord pour reconnaître en Beethoven un des plus grands génies de la musique. Cependant quelques artistes, même aujourd'hui, ne prisent pas si haut ce compositeur, et je ne jurerais pas qu'il n'existe aucun dilettante détestant sincèrement le dieu de la symphonie. Disons-nous que cette minorité a tort ? Cela ne signifierait rien, à moins d'accepter le suffrage universel comme criterium de beauté ; auquel cas nous devrions réciproquement, pour être logiques avec nous-mêmes, mépriser tel artiste délicat et subtil, apprécié seulement par un trop petit nombre de connaisseurs très raffinés...

« Certes non, me disait dernièrement un Monsieur qui voudrait mettre tout l'art décoratif en formules, certes non l'opinion de la foule n'a pas d'importance ; mais il y a certainement des points sur lesquels sont unanimement d'accord les personnes jouis-

sant d'une certaine éducation artistique. — *Une certaine*, laquelle ? lui demandai-je. Vous, par exemple, en musique, vous considérez-vous comme possédant une culture suffisante pour être admis au vote ? — Evidemment. — Eh bien ! lui répliquai-je non sans impolitesse, moi je ne vous y admettrais pas volontiers, parce que je doute beaucoup de votre compétence. » Ce qui n'empêche pas d'ailleurs la légitimité des préférences musicales de ce Monsieur, à son point de vue. Chacun son goût ! Tout ce que je lui demande c'est de ne pas vouloir les imposer, au nom de je ne sais quelles lois, dont ces esthéticiens parlent toujours, et qu'ils n'énoncent jamais.

Ceci, mon jeune ami, revient à te dire que si je n'admets, en matière de goût musical, ni orthodoxie, ni principes fixes, il en résulte que je ne puis non plus te donner une méthode d'éducation esthétique. Forme ton jugement comme tu le pourras ; crée-toi *a posteriori* et non *a priori* des principes, disons mieux des classifications qui t'aideront à t'y reconnaître dans le chaos de tes sensations et n'attends de moi aucun sermon didactique, mais seulement les quelques conseils très généraux que mon « ancienneté » seule me permet de t'adresser. Je t'abrègerai peut-être un peu les recherches nécessaires au développement de ta sensibilité artistique, c'est tout ce que je puis entreprendre en ta faveur.

Mais pour que notre correspondance devienne fructueuse, aussi bien pour moi que pour toi, mon cher ami, — « qui donne prend » dit avec raison le proverbe alchimique, — deux conditions me paraissent essentielles : premièrement que tu demeures toujours parfaitement sincère vis-à-vis de toi-même dans l'analyse de tes sensations artistiques et secondement que tu ne sois pas moins sincère ni moins franc à mon égard, lorsque tu m'écriras.

Le premier point, prends-y garde, est extrêmement difficile à observer. Pour les gens sans aucune instruction et sans aucune culture, être sincère en art, vis-à-vis de soi-même, est une chose toute naturelle. Ils n'y ont pas de mérite. Le paysan qui reçoit un journal illustré, la bonne qui va promener les enfants à la musique militaire savent bien quelles images et quels morceaux leur plaisent ou leur déplaisent ; aucune considération extrinsèque ne vient gêner leur jugement. Aussi ne peut-on jamais prévoir ce qui flattera ou blessera le goût de ces humbles, parce qu'ils réagissent aux excitations extérieures normalement et suivent leur seule qualité mentale, très simple et très homogène. Pour nous, hélas ! il n'en va pas de même. Mille éléments extérieurs altèrent nos sensations et nous trompent sur leurs véritables données. La réputation des auteurs et des œuvres, la mode, la crainte de paraître ridicules, nos habitudes, nos connaissances historiques, notre éducation artistique, même superficielle, tout contribue à fausser notre goût individuel, pour le rapprocher du goût général, ou parfois, au contraire, si nous sommes vaniteux et fêrus d'originalité, pour l'en éloigner systématiquement. Plus nous avançons dans la connaissance des œuvres d'art, plus notre intellectualité se développe, plus aussi nous perdons la faculté non seulement de sentir spontanément, mais encore de démêler la nature de nos sensations adultérées. Le langage, qui est un merveilleux psychologue, ne s'y est pas trompé : il a choisi le même vocable italien « dilettanti » pour désigner les gens affamés de toutes les émotions d'art et ceux qui, philosophiquement, se plaisent aux jeux sceptiques et délicats du pour et du contre, du peut-être et du que sais-je ?

Les livres sont terribles à ce point de vue. Si nous ne sommes pas des sectaires, les opinions contraires aux nôtres, quand elles sont intelligemment défendues, ne nous révoltent pas ; elles nous égarent.

Pourtant, mon cher ami, nous *pourrons*, si nous le *voulons*, faire toujours l'effort sauveur qui nous rende à nous-mêmes et nous libère de toute convention.

En ce moment, par exemple, je reviens de vacances. J'ai vécu quelques semaines

dans un intime tête à tête avec la nature, courant sans cesse à pied par la campagne, menant une existence rustique, cotoyant les adorables rivières d'Armor, dormant à midi dans l'ombre des grands bois, sur les feuilles odorantes, escaladant les falaises que l'écume des flots bleus ourle de sa frange mouvante. Là, plus de lectures, plus de pensées complexes, plus de théories d'aucune sorte, plus d'intellectualité, mais une existence végétative, le bienfaisant contact avec la vieille terre maternelle. Je rentre à Paris et le hasard met entre mes mains quelques livres ayant trait à des personnalités artistiques ou à des problèmes d'art : le très intéressant volume de M. Prodhomme sur notre grand *Berlioz*, l'admirable ouvrage de Camille Mauclair : de *Watteau à Wistler*, chef-d'œuvre de sensibilité française et de critique historique, sans compter les flèches barbelées que me décoche, un peu partout, mon ami Arcturus, Alpha du Bouvier. Dire où j'en suis me serait impossible ; tout, actuellement me paraît défendable. Mais bientôt les salles obscures vont s'éclairer, les orchestres ronfler et je sais bien que si je veux être moi-même, passivement, naïvement, béatement, quand sonneront les violons et les cors, je discernerais tout de suite avec une netteté parfaite mes émotions intimes et retrouverai sans le moindre effort le lien, le fil d'Ariane qui relie *pour moi* les œuvres d'art à cette nature éternelle et bien aimée, dont je fis naguère mes délices. C'est pourquoi, mon cher Neveu, j'écrivais autrefois à ta sœur « d'être bien bête » pour goûter profondément les chefs-d'œuvre, et je te le redis en toute confiance, car c'est le secret des grandes joies artistiques.

Quant à la sincérité qu'il faudra me montrer dans tes lettres, je m'en voudrais d'insister là-dessus, tant cela tombe sous le sens. Mais pour te donner du courage à me confier tes préférences, quelles qu'elles soient, je vais te conter ceci, et ce sera la fin de cette trop longue lettre.

En 1889 je n'avais jamais quitté la province, et la province la moins artistique du monde. Pourtant j'aimais beaucoup la peinture, et toutes mes heures de liberté, je les employais à exécuter avec une patience et une tendresse incomparables des pages ornementales où mon imagination se donnait libre cours. Ceci est assez loin de moi et toutes mes molécules ont changé assez souvent depuis lors, pour que je puisse reconnaître sans vanité que j'étais doué d'un vif sentiment plastique.

Je vins à l'Exposition Universelle et j'y vis force peinture, avec quelle joie, je n'ai pas besoin de te le dire ! Mais de tout ce que j'y admirai, ce qui me causa le plus grand plaisir, ce furent quelques aquarelles de Dubufe le fils, pour une partition de *Faust*. Aujourd'hui j'aime autant autre chose, je n'ai pas besoin de te le dire, et pourtant je suis certainement moins peintre qu'alors et serais incapable, non pas de réaliser, mais de concevoir désormais les jolies enluminures que j'exécutais à cette époque. Le don et le goût artistiques font deux.

Après un tel aveu de ma part, tu n'hésiteras pas, je l'espère, à me conter fidèlement toutes tes impressions. Je les attends non sans impatience.

---